

VILLERS-COTTERÊTS

AVANT LES FUNÉRAILLES D'ALEXANDRE DUMAS

Le temps fuit et les morts vont vite, emportant avec eux les notions exactes des faits accomplis. Ceux-ci, peu à peu, s'estompent, s'entourent de nuages : bientôt l'affabulation commence.

Il nous a paru bon qu'un témoin oculaire et auriculaire des obsèques d'Alexandre Dumas en fixât tous les détails.

Si le talent ne répond pas à la hauteur du sujet, les amis du Musée, destiné à perpétuer les souvenirs du grand romancier, voudront bien nous faire bénéficier de l'indulgence qu'on accorde toujours aux bonnes volontés.

Ce fut au Puy, chez son fils, que le géant de la littérature moderne rendit le dernier soupir, au milieu des affres d'une affreuse guerre.

Le 5 décembre 1870, alors que les armées allemandes occupaient presque tout le Nord et l'Est de la France, on ne pouvait songer à ramener au pays natal les restes de Dumas, bien qu'il en eût souvent, par paroles et par écrit, manifesté sa volonté expresse.

On le laissa dormir en paix quinze mois dans le modeste cimetière du Puy.

Enfin l'horizon s'éclaircit. Les Allemands, gorgés de nos dépouilles, satisfaits d'une rançon qu'on n'oubliera jamais, avaient quitté la forêt de Retz.

On commença dès lors à parler vaguement à Villers-Cotterêts, et ailleurs, du transfèrement des restes de l'homme, qui avait fait, et faisait encore, l'admiration du monde entier.

Quel devrait être le terme du voyage ?

Plusieurs villes réclamaient l'honneur de le recevoir. On parlait de Marseille, à cause de Monte-Cristo, de Lyon, de Lille, on ne sait pourquoi, et surtout de Paris.

Paris, où s'amoncèlent les grands souvenirs et les grands hommes, avait adopté celui qui, si longtemps, fit resplendir ses théâtres et sa littérature.

Sans doute des propositions furent faites à son fils. Ce dernier ne douta pas que les restes de son père ne fussent accueillis dans la capitale d'une façon grandiose et triomphale.

Villers-Cotterêts, dès qu'il fut libéré de l'invasion, fit, par l'entremise de son maire, l'offre de réaliser ce que le bon Dumas avait désiré de son vivant. Il réclama son corps.

Nous prions ici qu'on nous pardonne les détails, un peu délicats, dans lesquels nous sommes obligés d'entrer, pour exprimer fidèlement la physionomie du moment, ainsi que l'état des esprits.

Saint-Simon, le sévère historien, n'hésite pas à nous révéler les mystères intimes du cabinet de Louis XIV, non plus que les précautions hygiéniques de la duchesse de Bourgogne.

Les grands critiques, dont la plume admirative s'est exercée sur les œuvres de notre concitoyen, n'ont pas caché les faiblesses de l'homme resté enfant, en exaltant son génie.

Leur exemple nous excuse !

La juste réclamation de Villers-Cotterêts ne reçut pas d'Alexandre Dumas fils la réponse qu'elle méritait.

Celui-ci, dans une lettre adressée au Maire, lettre dont les termes sont restés gravés dans la mémoire de l'auteur de ce récit, opposait un refus sec à la demande qui lui était faite.

Nous la citons textuellement :

Non ! Monsieur le Maire, je ne ramènerai pas le corps de mon père à Villers-Cotterêts !

Entre tant de grandes villes qui le réclament, Paris qui l'exige, et Villers-Cotterêts qui s'est fait attendre ??? Je

n'hésite pas. Mon père ira reposer au Père-Lachaise, au milieu des grands hommes dont il fut l'émule et souvent le maître !!

Froissé dans sa dignité civique par le refus hautain qu'il recevait déjà, peut-être influencé, dans sa haute moralité, par les écarts que Dumas père s'était permis, en toute inconscience, au pays natal, M. le Maire se renferma dans le silence, cessant dès lors de s'occuper de la question.

Le Conseil municipal, qui vénérât son chef, l'imita.

Alexandre, en effet, comme on l'appelait familièrement dans la cité natale, ainsi que dans les environs, avait puisé dans le sang africain de sa grand'mère, dominicaine, non pas seulement les molécules de son teint olivâtre et le crépu de ses cheveux, il avait hérité des passions ardentes, naïves aussi, de ses ancêtres nègres.

Parfois dans ses voyages, au pays, il en choquait les habitudes simples et modestes, en amenant avec lui des compagnes qu'il ne pouvait guère présenter aux familles de ses amis.

On l'en blâmait, en souriant un peu, mais tous ne souriaient pas : entre autres le magistrat austère qu'était l'ancien Président de Cour, le Maire du moment.

Comment Dumas fils se décida-t-il, enfin, à réaliser le vœu tant de fois exprimé par son père ?

Il y a dans la spontanéité de sa résolution un problème, que ce puissant analyste des sentiments humains aurait bien dû nous dévoiler.

Il a mis son retard sur le compte de l'occupation allemande. Est-ce bien le motif vrai ? Il attendait sans doute des ouvertures nouvelles, que Paris, trop occupé à son relèvement, ne lui fit pas ou ne faisait pas encore.

Peut-être aussi quelques vers, qui lui furent adressés par un citoyen de Villers, devenu poète à la suite de son refus, le frappèrent-ils, s'il les lut, en lui rappelant la volonté paternelle !

Nous les reproduisons ici, bien qu'indignes de l'illustre académicien, auquel ils s'adressaient, parce qu'ils donnent

la note juste de l'état des esprits à ce moment... Les voici :

A DUMAS PÈRE

Oh ! non ! cela n'est pas, le cœur n'a pas dicté
Le refus désolant que ton fils a jeté
Sur ce papier noirci, que je n'ose plus lire
Tant il est imprégné d'un vaniteux délire.

Quoi, cet immense orgueil, ce moi tant reproché,
Pardonné, cependant, comme un léger péché
A l'écrivain charmant, qui n'offensait personne,
Ce moi survivrait seul à ton âme si bonne.

Ah ! Dumas, qu'as-tu fait, pour que ce châtiment
Te vienne par ton fils ? Pour que ton testament
Soit lacéré par lui, pour qu'il mette à l'enchère
Et cède, au plus offrant, ta dépouille si chère.

Tu l'avais dit souvent : Je sais une oasis
Où je veux reposer, où, mon esprit rassis
Et las de l'aventure, espère, après l'orage,
Trouver avec le Port un paisible rivage.

J'y reviendrai, peut-être, habiter la maison
Que mon père habitait : c'est là que ma chanson
Saluait au matin l'aurore de ma vie,
C'est là que j'ai passé les seuls jours que j'envie.

Mais, si, las de marcher, je m'arrête en chemin,
Si mon rêve finit, je veux qu'au lendemain
De ma vie agitée, on me ramène encore
Au Pays tant aimé, près du bois que j'adore.

Pauvre grand homme ! hélas, tu n'avais pas songé
Que ton joyeux Villers, comme un fort assiégé,
Serait foulé, flétri par des hordes barbares,
Ni qu'aux jours de ta mort, les hommes seraient rares !

Bien rare, aussi l'argent ! Trop nombreux, les chagrins !
Et qu'avant de penser à des temps plus sereins,
Il faut laver le sang ; puis, guérir, en silence,
Le mal que nous ont fait la haine et l'ignorance,

La misère est partout, mais ton fils a rêvé
Pour son nom, dans le tien, un triomphe achevé !
Or, nous ne pouvons pas offrir à ta mémoire
Mieux que des cœurs en deuil, plus qu'une église noire.

Ainsi, tu vas dormir loin des tiens, loin de nous !
Ces amis, vainement, chercheront à genoux
Dans le dernier asile, où repose ton père,
Ton nom, entre le sien et celui de ta mère !

Oh ! non ! cela n'est pas ! etc...

Quel que fut le sentiment dont il s'inspira, Alexandre Dumas fils ne tarda pas à prendre une résolution qui satisfaisait les vœux de son père, et ceux de notre pays, en décidant le retour du corps à Villers-Cotterêts.

Il écrivit dans ce sens à M. Darsonville, un vieil ami d'enfance. Puis dans une lettre que possède l'auteur de ce récit, il annonça la prompte réalisation du projet arrêté.

Nous reproduisons cette missive, sans date et sans lieu de provenance :

MONSIEUR,

Je remettrai cette cérémonie, tant que le département sera occupé.

Je connais assez Messieurs les Prussiens, pour savoir avec quel plaisir ils viendront rendre hommage à l'une de nos gloires françaises.

Donc ! s'ils occupent encore quelque point que ce soit du département, attendons.

Mille compliments affectueux.

(Signé) : A. DUMAS.

P.-S. — Un mot de réponse à ce sujet, je vous en prie.

Cette lettre, bien qu'elle n'annonçât pas la date qui serait choisie pour ce retour des cendres du Napoléon de l'imagination, n'en renfermait pas moins une promesse formelle, une décision absolue.

On attendit, avec patience, que les temps fussent meilleurs.

Nul ne se souvenait des libertés un peu trop grandes que ce grand enfant gâté du pays s'était permises.

On se contentait de remarquer que si le sang tropical qui coulait dans ses veines lui avait parfois fait oublier les convenances, en revanche il avait toujours, dans toutes ses œuvres, malgré l'intervention du cardinal Dubois, observé la morale la plus irréprochable.

Enfin, par un temps radieux d'avril, alors que le printemps, par ses émois, par le renouvellement du feuillage, le chant des oiseaux, rajeunissait les cœurs, on apprit, quelle émotion ! l'arrivée des restes de celui que Villers aimait plus qu'il ne l'admirait.

C'était le 15 avril 1872, date inoubliable : huit heures du soir sonnaient au modeste beffroi de la ville.

Dans la gare, sous la vérandah, de nombreux amis du maître attendaient, formant cercle autour de sa fille, Marie, qui, seule de sa famille, trouvait l'attente un peu longue, le train ayant du retard.

Bientôt il est annoncé, il arrive ! La foule, amoncelée sur la vaste place voisine, se précipite devant un wagon qui, détaché, livre au public, enthousiaste mais respectueux, les restes qu'on attendait.

Alexandre Dumas fils, entouré des siens, les offre à la Ville, qui les reçoit par ses habitants avec un profond recueillement.

Le cortège se forme vite, et sans trouble.

Aussitôt, enlevé par huit bras vigoureux de salariés, le cercueil se dirige lentement, par la rue de Lormet, devenue rue Alexandre-Dumas, vers l'église déjà trop pleine, qui devait l'abriter pendant la nuit.

Quand le corps arriva devant la maison natale du maître, qu'une plaque de marbre, nouvellement posée, signalait à l'attention, la scène prit un caractère admirable d'enthousiasme religieux.

De leur propre mouvement, sans en avoir reçu l'ordre, les porteurs s'arrêtèrent, et, déposant le cercueil, permirent au grand mort de saluer une dernière fois le berceau qui l'avait reçu dès son entrée dans la vie.

L'émotion, alors, devint indescriptible.

Nous ne savons par quel ordre d'idées les assistants associèrent la naissance à la mort, mais, ainsi que cela se passait quand il venait revoir sa ville natale, la foule unanime se mit à crier : Vive Dumas!

En même temps, repoussant les porteurs, les amis de sa jeunesse, ses admirateurs, saisirent les brancards, voulant porter le cercueil jusqu'à son séjour provisoire.

Ils étaient huit ; nous pouvons citer leurs noms, pas un ne soutiendra ce récit de sa parole, tous ont disparu de la terre ou presque tous :

C'étaient : le Dr Vendrand, Roussy, Delinge, Darsonville, Pottier, J. Hostain, Legenisel, directeur du château, et Poumerol.

Sauf le dernier, tous dorment autour de la tombe de celui qu'ils acclamaient.

Vous le voyez, les morts vont vite, il faut se hâter de fixer les faits avant que la vision, prenant forme, se place à côté du réel et que la légende succède à l'histoire.

Ainsi modifié, le cortège reprit sa lente marche au milieu des faisceaux de lumière qu'épandaient les torches par centaines.

Mais notre ami n'était pas seulement, comme l'écrivait Michelet, une des forces de la nature par le génie, il l'était aussi par le physique.

Son père, le général, géant des guerres de la Révolution, qui, suspendu en l'air, soulevait son cheval entre ses jambes, lui avait légué sa stature et sa corpulence.

Bientôt les bras des nouveaux porteurs, surexcités d'abord, eurent des défaillances causées par le poids énorme du cercueil.

Malgré leurs efforts, ils durent, au carrefour suivant, rendre leurs places aux premiers occupants plus robustes.

Enfin, on parvint à l'église, dont les portes endeuillées s'ouvraient toutes grandes pour accueillir le glorieux fils qui rentrait au pays. Les chants religieux s'élevèrent imposants et tristes. Puis le silence régna, tandis que la foule escortante se retirait peu à peu.

La tâche que nous nous sommes imposée se termine à l'entrée de ce lieu de repos.

Le grand citoyen, l'illustre enfant de Villers, obtiendra le lendemain, dans la splendeur de ses funérailles, une large compensation à la modeste réception de la Ville.

Nous n'avons pas à la raconter, d'autres l'ont fait, bien mieux qualifiés.

Les journaux du 17 avril 1872 sont pleins de détails dithyrambiques sur cette cérémonie.

Ceux qui nous écoutent reliront, avec intérêt, les pages écrites par la plume alerte et spirituelle de M. René Fossé d'Arcosse, dans l'*Argus Soissonnais* du jour.

Son compte rendu très fidèle, les discours prononcés sur la tombe, les noms des illustrations présentes, tout cela se retrouve dans une plaquette léguée par M. Perin à la Bibliothèque de Soissons. Elle porte le n° 4,374.

Nous ajouterons quelques mots à cette notice déjà longue, pour signaler l'indifférence dont firent preuve, dans la suite, ces orateurs aux paroles éloquentes et sonores.

Malgré la lettre pontifiante qui fut lue devant le public attristé, Victor Hugo ne vint jamais rendre à la tombe de son émule la visite que celui-ci, vivant, lui avait faite dans son exil à Guernesey.

Les journalistes présents à la lecture de sa promesse avaient parié qu'il ne la tiendrait pas. Ils ont gagné leur pari.

Sauf deux ou trois visites très espacées, Alexandre Dumas fils oublia vite le chemin de Villers-Cotterêts. Malgré l'engagement pris, notre cité ne le connut pas plus de son vivant, qu'elle ne le revit mort.

L'inauguration de la statue que la Ville fit dresser pour son père, avec l'aide de la France entière, parvint seule à le ramener parmi nous. Il faut le dire à sa louange, il se montra, dans la circonstance, vraiment grand, généreux et filial. Nous pûmes un instant croire que sa longue indifférence pour notre pays avait pris fin.

Maintenant que le plus illustre des romanciers a trouvé, tant à Paris qu'à Villers-Cotterêts, l'apothéose dû à son

génie, nous pouvons affirmer hautement qu'il vivra dans les âges, porté par les créations, entouré des personnages qu'il modela d'après lui et qu'il a fait se mouvoir avec l'intensité de vie, de grandeur, de générosité qui vibraient en lui-même.

Déjà les gardiens du château d'If montrent avec conviction le cachot de Dantès.

Que sera-ce quand la postérité, confondant le créateur avec les êtres fictifs issus de son imagination, ne distinguera plus l'un des autres ? Ses mythes prendront corps à ses yeux. En les unissant dans une synthèse étrange, elle reverra notre poète sous leurs figures idéales. Il sera pour elle tout à la fois, Amory, Bussy, d'Artagnan, Monte-Cristo, le bon Porthos, et surtout : Ange Pitou.

Si Villers-Cotterêts a su récemment, sous l'active et généreuse impulsion de son Maire, le docteur Brassart, retrouver dans les fêtes du Centenaire l'enthousiasme des jours anciens ;

Si l'étonnant génie qui sur son piédestal
Achève dans l'azur ses rêves d'autrefois

a pu de nouveau sourire à la foule affectueuse qui l'acclamait, nous ne pouvons que noter cet épisode au passage. D'autres documents complètent ce souvenir.

Près d'un siècle s'est écoulé depuis que la fanfare triomphale claironnait le nom de Dumas par tout l'univers.

Déjà les grands écrivains de son temps, les plus illustres, Châteaubriand, Lamartine, Victor Hugo lui-même, ne se trouvaient plus qu'aux mains des lettrés.

Une littérature nouvelle a surgi, positive et réaliste, qui dissèque le cœur comme avec un scalpel, étalant aux yeux d'une bourgeoisie névrosée les vices, les corruptions, les insanies de l'humanité.

Eh bien, entrez dans les bibliothèques populaires des villes, des hôpitaux, des maisons de retraite ; demandez quel est, de nos jours, l'auteur le plus lu, le plus accaparé de tous ?

On vous répondra :

C'est celui dont les récits merveilleux font oublier aux malades leurs souffrances, aux vieillards leurs infirmités, à l'ouvrier ses rudes labeurs, celui qui sait consoler le pauvre dans sa misère en lui donnant l'illusion du rêve.

C'est Alexandre Dumas.

Le nôtre, car il est bien à nous, par le cœur et par sa volonté.

M. Ernest Roch, l'un des secrétaires, clôture enfin la séance par la lecture de la notice suivante :

NOTICE SUR LA TOMBE D'UN OFFICIER FRANÇAIS

Cette tombe est située en forêt de Retz, presque à l'entrée et à main droite du chemin qui conduit à Fleury.

Le 28 juin 1815, la division du général Vandamme, ou plus exactement la première division du quatrième corps (général Gérard) qui, — après le désastre de Waterloo, où elle n'assista point, le 4^e corps ayant été placé sous les ordres de Grouchy, — la 1^{re} division du 4^e corps, dis-je, qui se dirigeait sur Paris, fut arrêtée, vers six heures du matin, à l'entrée de la plaine de Villers-Cotterêts, par un corps prussien fort d'environ 6,000 hommes (infanterie, cavalerie, artillerie) qui occupait la ville depuis quelques heures seulement. Le 50^e de ligne, commandé par le colonel Lavigne et éclairé par deux escadrons de chevaux-légers (ou chasseurs à cheval), prit le premier contact avec l'ennemi bivouaquant dans la plaine de Saint-Rémy, dans les grandes allées et sur la pelouse du parc.

Un combat opiniâtre s'engagea, qui dura près de deux heures et qui se termina à l'avantage des Français.

A huit heures, les troupes prussiennes évacuaient la ville et se retiraient précipitamment par la route de Cœu-